

Philippe Madet *

Ce travail de lecture débute à partir du troisième chapitre de la deuxième leçon du séminaire XVIII, là où se sont arrêtés Bernard Nominé et Pascal Padovani précédemment. Il se termine au début de la page 35, Nicole Bousseyroux prenant la suite. Lacan y aborde plusieurs points : l'approche spécifique de la psychanalyse quant à la sexualité ; le genre ; le viol à la limite des discours ; le rapport au plus-de-jouir ; le réel de la jouissance sexuelle ; la place du semblant dans la relation homme-femme. Tout cela en seulement trois pages.

Premier point : la sexualité ne se réduit pas au génital

Ce n'est pas une révélation au moment de ce séminaire, mais Lacan, pour développer son propos, revient sur l'apport de Freud, à savoir que la sexualité telle qu'elle se révèle dans l'inconscient n'a rien à voir avec l'idée jusque-là commune, soit qu'elle « n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel. » En effet, le discours commun liait de façon exclusive sexualité et rapport sexuel. La découverte de Freud est déjà ancienne et Lacan s'étonne : « Il est étrange qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre ce terme, sexualité, [...] et ce que Freud énonce des relations que l'inconscient révèle » (p. 30).

Ce qui s'ajoute à cette époque à l'idée commune et qui vient la bousculer – la psychanalyse n'est pas la seule à le faire –, ce sont les découvertes scientifiques qui se développent, inédites, tout comme d'ailleurs les découvertes psychanalytiques, précédées parfois de celles des artistes, du « jamais vu ¹ », comme Lacan le dira un peu plus tard à propos de Wedekind.

Cela dit, le discours de la science a été par la suite beaucoup plus reçu que celui de la psychanalyse et a changé la donne, inscrivant l'identité sexuelle sous forme de lettres, combinatoires, XX ou XY. Homme et femme sont identifiés par leurs chromosomes. Cette découverte date du début du XX^e siècle et est donc contemporaine des avancées de Freud, très différentes.

Lacan le rappelle : « Ce que Freud révèle du fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique » (p. 30). Nous savons cela, nous le répétons suffisamment. D'une manière étonnante d'ailleurs, la science et la psychanalyse distinguent, toutes les deux et au même moment, la sexualité de la façon de définir homme et femme.

Le parallèle s'arrête là. La science ne partage pas les hommes et les femmes selon leur rapport à l'autre sexe mais selon leurs chromosomes, ce qui n'a pour Lacan « rien à faire avec ce dont il s'agit » (p. 31). À propos de ce rapport de l'homme et de la femme, « il convient de partir de ces deux termes avec leur sens plein, avec ce que cela comporte de relation ». Ainsi, à défaut de rapport sexuel, être homme serait en relation avec être femme, et réciproquement, c'est donc le rapport homme-femme qui est mis en avant, pour dire que lui existe bel et bien. L'écriture des chromosomes n'inclut aucun mystère, c'est même l'idée de faire en sorte qu'il n'y en ait pas, mais surtout aucun rapport, dans le sens d'aucune relation. Il y a des hommes et des femmes, mais ce qu'ils sont ou font ensemble n'a aucun intérêt pour les définir.

Par contre, s'il y a bien du point de vue biologique des éléments qui permettent de distinguer mâle de femelle, impossible de se situer de l'un ou de l'autre de façon objective du point de vue de l'inconscient, qui est certes fait de lettres, mais qui ne sont pas celles des gamètes. Si ce n'est pas objectif, c'est donc subjectif. Le subjectif, c'est beaucoup plus compliqué.

Qu'est-ce qui atteste de ce qu'on est homme ou femme ? La question occupe la science, la sociologie, la philosophie, mais donc aussi la psychanalyse, ce qui prouve qu'il y a un doute et qu'il n'est pas seulement réservé à quelques-uns qui viendraient l'interroger en thérapie. Je relève un point commun entre les différentes approches : ce qui en atteste passe précisément par une preuve, pour écarter le doute. Être homme ou femme, ou même vouloir être les deux d'ailleurs, ou encore ni l'un ni l'autre, ça se prouve. Nous l'avons vu, pour la science, c'est l'examen chromosomique. Outre la science, la preuve peut en passer par les dits, tout au moins peut-on le croire. Il se dit homme, ou on le dit homme, *idem* pour la femme. Des dits qui vont prendre la forme de comportements. Nous en arrivons au genre, un concept dont Lacan va se servir pour spécifier et distinguer l'apport de la psychanalyse.

Deuxième point : Lacan parle de genre

Si la découverte des chromosomes sexuels est contemporaine de Freud, le concept de genre naît à l'époque de Lacan. Il a été créé dans les

années 1960, par le psychiatre américain Robert Stoller, psychanalyste également, dans un ouvrage qui a fait date, *Sex and Gender*, paru en 1968 (donc trois ans avant le *Séminaire XVIII*). Lacan l'a lu. Le titre du livre à lui seul dit la déconnexion, la dissociation entre sexe anatomique et genre, le destin ne venant pas de l'organisme mais de la culture et des discours, des semblants donc. Stoller, dans sa pratique, est amené à rencontrer des cas de transsexualisme et ce qu'il en tire est assez logique et confirme tout au moins que masculin et féminin, pour un sujet, ne sont pas forcément liés à l'anatomie. Il ne prétend pas être l'inventeur de cette idée, reconnaissant l'apport de Freud. En fait, il ne s'agit pas vraiment pour lui de spécifier homme et femme, mais d'une part d'étudier l'articulation entre l'appartenance biologique à un sexe et le développement ontogénétique du sentiment subjectif d'identité sexuelle, et d'autre part de penser un traitement si un patient rencontre un analyste. Stoller a bien l'idée que le genre ne garantit pas l'identité ; il s'interroge sur le lien entre les deux et sur la façon dont un sujet peut s'emparer du genre pour asseoir son identité, avec éventuellement un effet thérapeutique quand ce genre est transformé. La question du lien entre genre et identité sera reprise par Judith Butler entre autres.

En 1971, année du *Séminaire XVIII*, Judith Butler avait 15 ans. Lacan n'a pas lu *Gender Trouble* paru en 1990. Disons que, par rapport à Stoller, c'est en tant que philosophe et non comme médecin ou thérapeute qu'elle travaille la question ; elle ne s'appuie pas sur des cas cliniques, ne cherche pas un traitement. Mais elle enfoncera le clou planté par Stoller : le genre est une performance. L'identité de genre n'est pas un destin, c'est un rôle et on peut de ce fait en changer. C'est une construction, une suite d'actes, d'abord de l'entourage avec les premiers mots à la maternité – c'est un garçon, c'est une fille –, puis du sujet lui-même. Avec le titre de son livre, elle confirme que le genre ne fait pas identité mais peut plutôt faire trouble.

Lacan, avant Judith Butler, disait qu'il n'y a pas d'acte sexuel (p. 33), indiquant ainsi qu'aucun acte ne peut assurer un sujet de la certitude d'être homme ou femme.

S'il reste un monde entre les découvertes de la psychanalyse et la pensée commune, la question du genre, elle, est acquise. L'expression « faire genre » montre que tout le monde a bien compris cette affaire de semblant, où il s'agit de faire style, et qui dépasse la question sexuelle. Tout le monde l'a tellement admis que Judith Butler elle-même ne travaille plus le sujet et va jusqu'à dire à ses étudiants d'aujourd'hui qu'il n'est pas nécessaire de lire sur le genre ².

Ce que je trouve frappant avec ce concept, c'est que nous ne sommes pas loin de Lacan, ou bien c'est Lacan qui s'en inspire, avec son faire-homme et faire-femme. Lui-même reprend l'expression de Stoller : « identité de genre » (p. 30), pour l'interroger et préciser les apports de la psychanalyse. Il ne récuse donc pas le terme, il ne conteste pas le fait du genre, mais lui aussi interroge le lien avec l'identité, dont il dira très précisément qu'il s'en différencie.

La précision est conséquente. Identité de genre, ce n'est pas identité sexuelle mais plutôt identification. Faire-homme, faire-femme, ce n'est pas la même chose qu'être homme ou être femme. Faire semblant d'homme n'est pas suffisant pour en être un. Nous ne sommes pas encore aux formules de la sexuaction qui, elles, traitent de l'être à partir de l'économie de la jouissance. Faire-homme, faire-femme, n'est-ce pas faire genre ? Et pourquoi ferait-on genre ? Parce que, selon Lacan, « à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes » (p. 31). Trois signifiants m'ont arrêté dans cette phrase : âge adulte, destin et se répartir.

J'ai été étonné de cette précision « à l'âge adulte ». Comment, ou bien quand Lacan situe-t-il l'âge adulte ? Peut-être pourrait-on dire que l'âge adulte est celui de l'installation de l'économie de la jouissance.

Deuxième signifiant qui m'a frappé : le destin. « Il est du destin... » Cette affaire est intéressante parce que c'est précisément ce qui est contesté par celles et ceux qui veulent changer de sexe, arguant que celui qu'ils ont n'est pas le leur, n'est pas leur destin. Il y a une erreur sur le destin anatomique. *Idem* pour celles et ceux qui s'opposent à la binarité et disent qu'être homme ou femme n'est pas leur destin. Le destin, c'est ce qui ne dépendrait pas de la volonté. De fait, être homme ou femme ne dépend pas de la volonté, ni sur le plan biologique, ni sur celui de l'inconscient. Les découvertes de la psychanalyse montrent qu'il y a une puissance supérieure qui s'appelle la jouissance.

« Se répartir » maintenant. La phrase de Lacan, « il est du destin de se répartir entre hommes et femmes », peut être lue comme dépassée, voire normative, mais on voit quand même qu'à cette affaire de se répartir, on n'échappe pas, ce qui est une caractéristique du destin. On le voit particulièrement dans l'époque. On ne veut pas forcément du destin *a priori*, mais on veut se répartir, toujours. Cela dit bien que la garantie d'être homme ou femme est loin d'être évidente et acquise.

Se répartir peut être entendu de deux façons, deux manières qui ne s'excluent pas : se répartir dans le sens de répartir soi, et se répartir dans le sens de répartir les autres, soit de définir qui parmi ses congénères adultes

est homme et qui est femme. Dire que c'est du destin peut être entendu comme nécessaire, nécessaire de se ranger et de ranger les autres, c'est-à-dire qu'on ne pourrait pas faire autrement.

Nous sommes là dans des questions non pas d'identité sexuelle mais d'identification, sous les formes d'un « se dire », fait du sujet, et d'un « être dit », fait de l'Autre. Ce sont donc les semblants qui entrent en jeu. Le jeu est pour l'homme « de faire signe à la fille qu'on l'est ». Faire homme, c'est donc envoyer un message. Cela peut être à une fille, ou bien à un autre homme. Lacan dit aussi « l'autre partie » (p. 32). Dès lors qu'on envoie un message, on est dans le semblant, forcément, puisque ce sont l'imaginaire et le symbolique qui sont mis en œuvre.

Notons que si faire homme c'est faire signe, ça ne dit pas qu'il y a rencontre. C'est possible mais non garanti. Voire, faire homme peut consister à ne pas rencontrer une femme pour ne pas rencontrer la castration, nous y reviendrons. Avant cela, Lacan aborde la possibilité du discours qui n'est plus du semblant quant au sexe et qui peut amener au viol.

Troisième point : quand le sexe n'est pas du semblant, c'est le viol

C'est tout au moins ainsi que je comprends ce que Lacan dit quand il aboutit à cette conclusion qu'« il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement » (p. 32).

Je décortique le paragraphe qui commence par : « Il est certain que le comportement sexuel humain trouve aisément référence dans la parade telle qu'elle est définie au niveau animal. » Trouver référence est une façon de dire que nous en sommes, que nous en avons hérité. La référence dit à quoi on se réfère, d'où ça vient et comment ça impacte. Nous n'imitons pas les animaux, nous paradons, comme eux, parce que nous sommes issus du monde animal. Si ce n'est que pour nous cela va être un peu plus compliqué du fait du langage.

Justement, Lacan poursuit : « La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours » (p. 32). Pas de discours dans le règne animal, plutôt un programme qui fonctionne, comme s'il était décidé pour toujours. Si un changement s'opère pour les animaux, c'est du fait d'une raison qui leur est extérieure, soit la nature, soit les humains, caractéristique de l'Anthropocène. C'est une différence majeure qui fait que, pour l'animal, il n'y a quasiment jamais d'accroc dans le programme. Ça ne dérape pas. Le discours, lui, à suivre Lacan, ne fait pas garantie d'un fonctionnement sans dérapage. Non seulement les discours ne font pas toujours

réponse, c'est bien pourquoi on peut en changer, mais ils ne constituent pas une structure figée tel un programme. Lacan dit : « C'est à ce niveau de discours, à ce niveau de discours seulement, qu'il [le comportement sexuel humain donc] est porté vers [...] quelque effet qui ne serait pas du semblant. » Il y faut donc ce niveau de discours, et l'effet en question, il le dit juste après, peut être le viol : « Au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement » (p. 32). Alors là deux options : ou bien on pense que Lacan blague, parce que, franchement, l'exquise courtoisie animale n'est pas probante à l'observation des animaux ; ou bien il est sérieux. Il n'y a pas trop d'intérêt à faire séminaire pour proférer de telles blagues, donc je vais prendre l'hypothèse qu'il est sérieux, avec malice.

Comment peut-on parler d'exquise courtoisie animale ? La courtoisie, au fond, c'est d'une part respecter les codes, connus de l'autre, ne pas faire effraction à ce qui est la référence, d'autre part ne pas chercher à détruire l'autre. De fait, on peut penser que l'animal ne veut aucun mal à son congénère, qu'il est honnête. Il ne cherche pas à rencontrer son partenaire d'ailleurs (alors que l'être humain le prétend), et son message ne trompe pas. Ce que l'animal fait est conforme à la tradition, aux usages, au programme, on pourrait dire qu'il respecte le protocole. Il n'y a pas d'équivoque. Donc l'animal est courtois. De là à dire que cette courtoisie est exquise, c'est peut-être beaucoup mais cela a le mérite d'insister sur le fait.

Quand on dit d'un homme qui a commis des actes monstrueux qu'il n'est pas humain mais animal, il y a donc erreur. L'acte monstrueux est typiquement humain, typique du traître humain ³, autre façon de nommer l'être humain qui trompe.

Si la parade, courtoisie exquise, est un reste d'animalité, ce n'est pas le cas du viol, que Lacan identifie comme passage à l'acte. Je le cite : « Aux limites du discours, en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel. C'est ce qu'on appelle le passage à l'acte » (p. 32). Là encore, plusieurs points m'ont arrêté.

D'abord, Lacan dit que chaque discours cherche à faire tenir le semblant, le même semblant précise-t-il. Le maître veut rester le maître dans le discours du maître. Mais c'est pareil pour le discours analytique. Pour qu'il opère, il faut que l'analyste reste et cherche à rester à sa place de semblant d'objet *a*. Donc le discours cherche à faire tenir le semblant, ce qui nous informe que le semblant peut ne pas tenir. Deux cas de figure alors, ou bien il y a un quart de tour, un autre semblant tient, ou bien, de temps en temps, comme le dit Lacan, il y a du réel. Il y a du réel aux limites du

discours, ce qui indique qu'il y a quelque chose que les discours n'attrapent pas, ne traitent pas. Les discours ont donc leurs limites, mais l'indicible ne pousse pas forcément à agir l'insensé.

Qu'il y ait du réel ne fait pas forcément passage à l'acte. Le réel c'est pour tout le monde, mais tout le monde ne viole pas, même si le pourcentage, à entendre toutes les révélations faites ces dernières années, est hallucinant. Selon Lacan, « dans la plupart des cas, le passage à l'acte est soigneusement évité. Ça n'arrive que par accident » (p. 33). Les accidents sont assez fréquents, finalement. Une personne sur dix a subi des violences sexuelles dans son enfance, selon le rapport récent de la CIVISE (Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants).

Qu'il y ait du réel ne veut pas dire qu'il n'y a pas de semblant. Dans son livre *Triste tigre*, Neige Sinno écrit : « Le viol est davantage une question de pouvoir que de sexe. [...] La prédation sexuelle n'est pas tant liée au plaisir physique qu'à une relation de domination, c'est à dire de pouvoir ⁴. » Le viol ne vise pas seulement la satisfaction d'une pulsion. Ce qui est en jeu est aussi de l'ordre du symbolique, donc des semblants.

À ce moment de la leçon, Lacan précise ce qu'il entend par passage à l'acte, à l'aide d'une comparaison avec *l'acting out*. *L'acting out* est adressé, il est pris dans un processus de transfert ; c'est une insurrection du fait que tout ne se résorbe pas dans les dits, mais il n'est pas pour autant hors semblant. C'est une manière de dire, en quelque sorte, sans qu'il y ait préméditation, d'où le phénomène de surprise ou d'inattendu. Même s'il est subi, non organisé, *l'acting out* n'est pas hors discours.

Au contraire, le passage à l'acte éjecte le sujet hors du discours et du semblant, ou bien c'est parce que le sujet est éjecté du discours et du semblant qu'il passe à l'acte, au réel. C'est la jouissance et seulement elle qui est aux commandes. Dans le cas du viol, c'est bien souvent vrai aussi pour la victime, qui est éjectée du semblant quand elle se trouve dans l'impossibilité de parler. Le réel coupe la parole.

Je me suis interrogé à cet endroit sur ce que Lacan nomme le discours sexuel, discours qui ne fait pas partie des quatre. Je n'ai pas retrouvé l'expression ailleurs dans son enseignement. J'ai pensé que le discours sexuel est ce rapport homme-femme dont il parle, qui implique, comme dans les autres discours, la jouissance, le corps et le langage, et s'ordonne autour du phallus, semblant du discours sexuel.

Pour les trois points suivants, le rapport au plus-de-jouir, le réel de la jouissance sexuelle, la place du semblant dans le rapport homme-femme, je vais aller plus vite.

Quatrième point : le rapport au plus-de-jouir

Lacan rappelle d'abord la « prévalence du discours », « concernant tout ce qu'il en est précisément de la jouissance » (p. 30). Parmi les quatre termes des discours, il y a l'objet *a*. Pour le sujet, « le rapport à ce plus-de-jouir est essentiel » (p. 33). On peut l'entendre comme nécessaire mais aussi comme faisant son essence, n'étant donc pas accidentel. Le rapport au plus-de-jouir diffère selon les sujets mais il n'est pas de sujet sans rapport au plus-de-jouir.

J'en arrive à un point qui peut faire polémique, qui a pu autoriser un jugement de culpabilité concernant les mères. La phrase en question : « C'est au nom de ce rapport que la fonction de la mère devient si prévalente dans toute notre observation analytique. » C'est donc parce que ce rapport est essentiel que l'observation analytique se penche particulièrement sur la fonction de la mère. Pourquoi ? Parce que, « par un certain nombre de contingences organiques favorables, il [l'objet *a*] vient remplir, sein, excrément, regard ou voix, la place définie comme celle du plus-de-jouir » (p. 33). Il se trouve que ces objets sont très présents dans les échanges entre l'enfant et la mère. Cela ne veut pas dire que la mère est d'emblée coupable. Cela veut dire que de ces objets, de ces échanges, de leur observation, la psychanalyse peut énoncer une théorie.

Cinquième point :

« Le réel de la jouissance sexuelle [...] c'est le phallus » (p. 34)

Le début de la démonstration se trouve en haut de la page 34 : « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. » Cela rappelle que le phallus est un semblant et que la jouissance sexuelle lui est coordonnée, soit qu'elle s'ordonne avec lui, et même seulement avec lui.

Alors, si le phallus est semblant, pourquoi parler de réel ? Parce que c'est un semblant qui indexe le réel, qui le dit, qui le démontre par les drames qu'il déclenche. Parce que l'homme et la femme peuvent être le phallus « pendant un moment », dit Lacan. Pendant un moment, ça n'est donc pas tout le temps, voilà le drame. Le phallus indexe le réel de la castration. Quand l'homme est le phallus, il châtre la femme qui n'acquiert qu'un pénis avec ses limites et sa détumescence ; quand la femme est le phallus, elle châtre l'homme qui rencontre à son tour sa limite, il n'est pas le maître du phallus. « Voilà le réel », dit Lacan (p. 34). La castration, ça n'est pas du semblant.

Dernier point : la place du semblant dans la relation homme-femme et son rapport à la jouissance

« Dans cette opération de semblant, telle que celle que nous venons de la définir au niveau du rapport homme et femme, quelle est la place du semblant, du semblant archaïque, quelle est sa part, au fond, fondatrice ? » (p. 34). Qu'est-ce que le semblant archaïque ? C'est le phallus, archaïque parce que représenté, imaginé, pensé depuis l'Antiquité. Et Lacan de s'interroger sur sa place fondatrice dans la relation homme-femme. Place fondatrice : c'est donc le signifiant à partir duquel va se bâtir le rapport homme-femme. Et c'est plus précisément la façon dont le semblant archaïque et la jouissance s'articulent, qu'il interroge. C'est-à-dire que le rapport homme-femme est lié au rapport phallus-jouissance.

J'ouvre la lecture sur ce qu'il dit de ce rapport pour l'homme, nous sommes à la fin de la page 34 – Nicole Bousseyroux poursuivra à partir de ce qu'il en dit pour la femme. L'équivalence de la jouissance et du semblant pour l'homme est facile à comprendre. L'homme est tout dans la jouissance phallique, dans le tout phallique. Pas de disjonction. Dire jouissance phallique est en quelque sorte un pléonasma pour l'homme.

La femme, elle, est en position de ponctuer ce rapport. La ponctuation, c'est ce qui sert à séparer, ponctuer un texte, c'est le diviser. Je lis de deux façons cette affaire de ponctuation. La première : une femme n'est pas dans le tout phallique, elle a accès à une autre jouissance, séparée, elle est divisée. Mais parce que Lacan dit qu'elle est en position, c'est aussi dans le tout chez l'homme qu'elle peut opérer une séparation. Si l'homme veut bien la rencontrer, elle sera son heure de vérité. « Pour l'homme, dans cette relation, la femme, c'est précisément l'heure de la vérité » (p. 34). L'heure de vérité, c'est le moment où cette vérité se fait jour, vérité qui n'est autre que la castration, d'où la propension de l'homme à éviter la rencontre avec une femme. Il s'organise en conséquence. Si la formation de l'homme est ce qu'elle est, c'est « pour répondre, en maintenant envers et contre tout le statut de son semblant » (p. 35). Autrement dit, sa formation, on pourrait dire son éducation et le discours qui va avec, est faite pour éviter la castration.

Pourrait-on dire, c'est un ajout que je fais, qu'une femme, parce qu'elle ouvre à une vérité, fait interprétation pour l'homme ? Lequel va ou non en tenir compte.

*[↑](#) Commentaire de la séance du 20 janvier 1971 du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (p. 30-35) lors du séminaire École 2023-2024, à Paris, le 7 décembre 2023.

1.[↑](#) J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 561.

2.[↑](#) Je fais référence ici à un article de Stéphanie Chavet, paru dans *Le Monde*, édition numérique du 12 octobre 2023.

3.[↑](#) Expression que je dois à Typhus Bronx, artiste clown, entendue dans son excellent spectacle *Trop près du mur*.

4.[↑](#) N. Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023, p. 164.